

Segi López : l'inconnu du Barcelone-Express

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vedette atypique, Sergi López est de retour ce mois-ci dans «Les femmes ou les enfants d'abord...» de Manuel Poirier et dans «Le lait de la tendresse humaine» de Dominique Cabrera. Depuis son succès dans «Western», ce Catalan que le hasard a fait débiter en France fait feu de tout bois, alignant cinq films par an des deux côtés des Pyrénées.

Par Norbert Creutz

Signe des temps qui changent, les nouveaux comédiens du cinéma français ont souvent des noms qui fleurent bon la Méditerranée: Sami Bouajila, Roschdy Zem, José Garcia. Mais le plus inattendu de tous est sans doute Sergi López. Qu'est donc venu chercher en France ce Catalan à l'accent à couper au couteau et qui, il faut bien l'avouer, a l'air de tout sauf d'un acteur? Aujourd'hui, il a beau avoir décroché un César (en 2001, pour «Harry, un ami qui vous veut du bien»), il semble toujours être tombé là par hasard.

Pendant un moment, on imaginait bien l'acteur fétiche de Manuel Poirier en non professionnel qui retournait à son vrai métier entre deux films, comme l'infirmier Gérard Meylan entre deux rôles pour Robert Guédiguian. En fait, c'est à Barcelone, la ville où il est né le 22 décembre 1965, qu'il rentrait. Pour faire du théâtre, sa première passion, le métier de comédien étant le seul qu'il ait jamais envisagé. A 20 ans, il s'inscrit à l'école d'acrobates El Timbal, et suit parallèlement des cours d'art dramatique et de clown. En 1990, il décide d'aller parfaire sa formation à Paris, à l'École internationale de théâtre et mouvement de Jacques Lecoq. C'est là que Manuel Poirier, à la recherche du protagoniste de son premier long métrage, le repère. Commentaire de l'acteur: «Je ne savais même pas que je voulais faire du cinéma, je ne m'étais même jamais posé la question.»

Tourné en Normandie, «La petite amie d'Antonio» (1992) raconte l'histoire d'amour de Claudie, jeune pensionnaire d'un centre de réinsertion, et d'Antonio, un maçon d'origine espagnole. D'une vérité humaine qui évoque le meilleur Ken Loach, le film obtient un succès d'estime – mais qui ne profite pas dans l'immédiat au jeune acteur, malgré un Prix Michel Simon. «On peut avoir l'impression que je fais tourner mes copains dans mes films, pourtant Sergi est quelqu'un que j'ai d'abord choisi comme acteur avant qu'il ne devienne un copain, explique Poirier. Après, j'ai eu envie de continuer un bout de chemin avec lui et je lui ai dit que ça me ferait plaisir qu'il soit dans tous mes films. Et que même s'il n'y avait pas de rôle pour lui, je lui ferais ouvrir une porte.»

Après un détour sans conséquences par une série Z du fameux Jess Franco («Ciudad baja / Downtown Heat»), Sergi López tiendra en effet un petit rôle dans le film suivant de Poirier, le méconnu «...A la campagne», puis reprend le temps d'une scène le rôle d'Antonio, à présent marié à Claudie et père d'un bébé dans «Marion». Enfin, Poirier lui offre à nouveau un premier rôle dans «Western», celui de Paco, le représentant en chaussures espagnol égaré en Bretagne. Dans ce «road movie à pied», López forme un irrésistible duo à la Laurel et Hardy avec Sacha Bourdo. Il se forge aussi une image de séducteur un peu pataud, mi-macho, mi-fragile, qui fait mouche. L'«effet Cannes» et le triomphe public du film font le reste.

Sergi López dans «Les femmes ou les enfants d'abord...» de Manuel Poirier



Un certain érotisme

Dès lors, il ne cesse plus de tourner: dix-huit films jusqu'à «Les femmes ou les enfants d'abord...», la moitié français et l'autre moitié espagnols (la face hélas cachée de sa carrière). Premiers ou seconds rôles, il n'est pas trop regardant. Et jusqu'à aujourd'hui, à le voir à l'écran, on se dit qu'il n'a pas encore la grosse tête. Légèrement rondouillard, le poil dru et un nez un peu trop court, son physique évoque plus le prolétaire que le jeune premier. C'est peut-être sa chance. Nombre de ses rôles possèdent une forte connotation érotique, à commencer par son amant anonyme d'«Une liaison pornographique» (1999). Ce film du Belge Frédéric Fonteyne, qui le voit établir une relation purement sexuelle avec

Nathalie Baye avant que les sentiments ne s'en mêlent, lui vaut la Coupe Volpi du meilleur acteur au Festival de Venise.

En Espagne, il est l'un des protagonistes d'une sorte de «Ronde» moderne dans «Cares» («Caricias») de Ventura Pons; un des membres, aux côtés de Victoria Abril et de Javier Bardem, d'un groupe de thérapie sexuelle dans le thriller érotique «Entre les jambes» («Entre las piernas») de Manuel Gómez Pereira; un vendeur de vidéos pornos embarqué par une Carmen Maura en fuite dans le road thriller «Lisboa» («Lisbonne») d'Antonio Hernández; le soupirant de Rosana Pastor dans le drame romantique «Arde, amor» de Raúl Veiga. En France, on l'aperçoit en amant érotomane de Karin Viard dans «La nouvelle Eve» de Catherine

Corsini et en mari trompé de Valeria Bruni-Tedeschi dans le méconnu «Rien à faire» de Marion Vernoux. On le trouve aussi aux côtés d'Olivier Martinez, Maribel Verdú et Claude Brasseur dans «Toreros» d'Eric Barbier, rare coproduction franco-espagnole.

Bientôt chez Stephen Frears

Puis c'est Harry, le rôle le plus inattendu de sa jeune carrière. Un bout d'essai a tôt fait de convaincre Dominik Moll, le réalisateur, que derrière sa bonhomie naturelle et son accent, l'acteur possède les ressources pour jouer cet étrange ami de lycée qui s'immisce dans la vie d'un couple. A l'écran, on est soufflé: proche parent du Bruno (Robert Walker) de «L'inconnu du Nord-Express» («Strangers on a Train», Alfred Hitchcock), le Harry de Sergi López n'est pas moins séduisant et dangereusement *borderline*. Malgré ce triomphe, il continue d'enchaîner ses tournages, en parfait boulimique, comme si de rien n'était. Il file rejoindre Manuel Poirier au Pérou pour tenir un petit rôle dans «Te quiero», premier gros échec du cinéaste, continue de jouer les cocus (un chauffeur de bus plaqué par Clémentine Célarie dans «Reines d'un jour» de Marion Vernoux) et les maris dépassés par les événements (dans «Le lait de la tendresse humaine»).

En Espagne aussi, quand il n'est pas à Barcelone auprès de sa compagne et de ses enfants (ils vivent dans le quartier de son enfance, Villa Nova i la Geltru), il tend à la fidélité professionnelle: au prolifique Ventura Pons («Seconde chance / Morir (o no)») ou au réalisateur de comédies Luis Miguel Albaladejo («Ataque verbal» et «El cielo abierto»). Dernièrement, il a manqué de peu son premier Goya – l'équivalent espagnol d'un César – avec un nouveau rôle plus inquiétant que de coutume dans le drame de la violence conjugale «Sólo mía» de Javier Balaguer. Et après son troisième rôle principal chez Manuel Poirier, ce sera bientôt son premier film en langue anglaise, «Dirty Pretty Things» de Stephen Frears. «J'ai toujours l'impression de vivre la meilleure époque de ma vie. Et cela dure depuis 35 ans!», confiait récemment ce comédien apparemment né sous une bonne étoile. ■

Légèrement rondouillard, le poil dru et un nez un peu trop court, son physique évoque plus le prolétaire que le jeune premier. C'est peut-être sa chance.

Voir les critiques de «Les femmes ou les enfants d'abord...» en page 12 et du «Lait de la tendresse humaine» en page 25.

